

BELVEDERE

N. 33 (5^{ème} année mail) (2300 envois en Europe) Novembre- Décembre 2014

Sète Messina Santa Croce sull'Arno Milano Lyon

Journal poétique critique politique et humorale en langue française italienne et sicilienne de l'écrivain Andrea Genovese, adressé par La Déesse Astarté (Association Loi 1901 av. J.C.) à ses amis aux lecteurs de ses livres et à tous ceux qui le désirent. Belvédère est un objet littéraire. Le scribe remercie les lecteurs qui l'impriment et le gardent pour future mémoire ou le diffusent via internet. Pour l'envoi de livres catalogues et revues demander l'adresse postale. Pour ne plus le recevoir, il suffit d'envoyer un mail.

a.genovese@wanadoo.fr

Diario poetico critico politico e umorale in lingua francese italiana e siciliana dello scrittore Andrea Genovese, indirizzato a cura di La Dea Astarte (Associazione Legge OttoPerMille av. J.C.) ai suoi amici ai lettori dei suoi libri e a quanti desiderino riceverlo. Belvedere è un oggetto letterario. Lo scribe ringrazia i lettori che lo stampano e conservano a futura memoria o lo diffondono via internet. Per l'invio di libri cataloghi e riviste domandare l'indirizzo postale. Per non riceverlo più, basta mandare un mail.

AUGURI – JOYEUSES FETES

Andrea Genovese

LA BUONA NOVELLA

In verità vi dico :
si schiuderanno fiori
di rinascenza ironia
e grande sarà la vostra meraviglia
a spiare l'ardito percorso
della radice verso il frutto.
Stalle d'oro si apriranno
perché le monte confermino
quanto in codice fu scritto
e in mutazione.
Attivate un sangue floreale.
Per scintille e sintesi galoppa
l'idolatra stagione
vagabondi e clientes
azzardano a capriole
la lunga marcia verso il verbo
prigioniero nel suo mallo.
Dall'infiorato cerchio
guizza un'idea millezampe
un piumato falcone
ruota sui secoli impazziti
e indomiti quadrupedi
si erigono già sui loro stami.

(Mitosi, Milano, 1983)

DU MONT-SAINT-MICHEL

Notre moine
gambade sur la berge
et d'un geste hiératique
embrasse le marais
où les algues expirent
déposant leur verte vanité.

Tous les chemins liquides
ont l'allure
de phalliques reptiles
convoitant l'abbaye
et visent de leurs rayons
les remparts pour atteindre
la brèche
de la Sainte Utopie.

La babel des langues
détourne l'escalier
de son pivot solaire
tandis que le guide
nous conquiert de l'épée
la route étroite qui donne
à la Merveille des Merveilles.

(Paladin de France, Lyon, 1985)

HOLLANDETTES

La cuisine de Fleur de Lotus

Parmi d'autres nouvelles affriolantes, *Le Progrès* de Lyon du 24 novembre nous a fait cadeau d'une déclaration de Fleur Pellerin, la nouvelle (peut-être pas la dernière) Ministresse de la Culture, la même qui avait déjà, à quelques jours de sa nomination, avoué qu'elle ne lisait pas de livres. Fleur de Lotus aimerait faire partie du chasting du prochain volet d'OSSAA7 (à vrai dire je ne sais pas de quoi il s'agit). Elle se serait directement adressée au réalisateur pour lui exprimer son désir de jouir dans cette émission culte. On comprend maintenant comment le choix médité et avisé du Président normal pour ce Fleuron réponde à la normale sagesse populaire qui, contrairement aux féministes oisives de la grasse bourgeoisie parasitaire, a toujours affirmé que la femme a sa juste place en cuisine. Le Coran, la Torah et l'Évangile en témoignent. Et Malraux nous a prévenus : le XXIème siècle sera religieux ou ne sera pas.

L'immensité de Belkacem

Toujours dans *Le Progrès* du même jour. Une des plus médiatisées quota rose de ce pays, Najat Vallaud-Belkacem, ministroneuse voyageuse d'un ministère à l'autre, à l'occasion de la nomination de son mari comme secrétaire général adjoint de l'Elysée, aurait déclaré que son époux est *un homme* (de nos jours, c'est déjà quelque chose) *doté d'immenses qualités* (elle n'a pas précisé si ces qualités sont plus immenses ou moins immenses que celles attribuées à celui qui l'a embauché, si plus immenses ou moins immenses que celles attribuées à Dieu, Allah, Yahvé et d'autres dieux d'immenses immensités, outre qu'immenses casseurs de couilles historiques et métaphysiques). L'ineffable aurait quand même ajouté : *c'est aussi pour cela d'ailleurs que je l'ai choisi*, où il est confirmé qu'en Hexagonie ce sont les femmes qui choisissent et vont tout droit sur les immensités, les hommes ou ce qui en reste se laissant choisir n'ayant pas souvent conscience de leur immensité. Un choc d'immensités donc traverse l'Europe, et non plus le fantôme qu'un jour le *Manifeste* de Marx et Engels nous faisait espérer.

Le singe

**L'important est que le singe
ne descende pas de l'homme**

*(Trilussa, poète italien
dans le dialecte de Rome)*

Je ne connais pas les mérites ou les démérites de la Ministre Taubira, je ne connais pas dans le détail les lois qu'elle a fait approuver pendant ce malheureux quinquennat présidentiel et cela m'intéresse peu. Mais je sais qu'il y a eu un problème de singe, un imbécile ou une imbécillesse lui a donné du singe, ce qui a soulevé un bacchanal d'insipidités hexagonales. Pas seulement, car une imbécillesse de la Péninsule en a suivi l'exemple avec une ministroneuse italienne d'origine congolaise du précédent gouvernement, chargée de je ne sais quel inutile et superflu ministère, tant de tout cela (les ministres je veux dire, les premiers ministres et les présidents des républiques ou les souverains des républiques monarchiques qui vivent royalement des subventions accordées par l'Europe) je m'en contrefous. Mais un humaniste comme moi, avec couilles et cerveau pas encore régalez à la théorie du genre, ne peut que s'insurger indigné devant ces insultes grossières que notre imbécillité humaine porte aux singes. Peut-être est-ce le souvenir de la chère Chita de Tarzan, peut-être ce vers du poète ci-dessus cité, j'ai toujours eu pour les singes un respect *filial*, quasi religieux, et franchement je donnerai l'humanité entière et toutes ses *conquêtes* pour la vie d'un singe. Car cette humanité, qui a honte de ses ancêtres et est en train de les exterminer, au plus vite elle foutra le camp de cette planète, mieux ce sera assurément pour les singes et autres innocents animaux rescapés de notre barbarie.

Déçue

Une hollandette de ma connaissance, colombophile par-dessus le marché, déchue de je ne sais quoi, m'a confié il y a quelques jours qu'elle en avait marre de la France et en particulier de Lyon, ville qu'elle a décidé de quitter parce qu'à son avis il y aurait trop d'arabes. Tu vas te fixer où, je me suis permis de lui demander. A Marrakech, du moins là-bas je suis sûre de ne rencontrer que des français, m'a-t-elle répondu.

AVANTI POPOLO

Diavolerie

d'Andrea Genovese

Valpurga con le sue
stelle insane
travaglia mostruose
forme nell'umano.
Sulla pura spiaggia
s'alza il palazzo
del desiderio
in uno slancio
d'amoroso imperio.

Rischia d'essere
fiaccola volante
il mio doppio
col suo astratto
rigore matematico
e l'utopia della sua
estetica sociale
né più credibile
mi sembra
l'altra mia metà
sputasentenze
che nasconde
il piede zoppo
e inventa goliardiche
scommesse
ma il tema è dato
e io l'ho scritto
o riscritto o come
si dice rivisitato.

Dei miei due doctores
honoris causa
due belle facce toste
di sofisti
sono in fondo
il padre il figlio
e lo spirito d'aglio.

(Mitosi, Milano, 1983)

Impalare mafiosi e corrotti sulle piazze

*Italia bella, mostrati gentile,
i figli tuoi non li abbandonare...*

Naturalmente chi vuole illudersi, a ogni apparizione di un nuovo kamikaze, è libero di farlo. Cass/andrea inascoltato, ho cercato di far capire sin dal suo arrivo in gondola che Matteo Renzi, prima o poi avrebbe cominciato a risentire l'asma della sua precipitosa ascesa al caporalato scoutistico. Del resto, è vero, nessuno può contestargli niente, ha sempre mostrato delle buone intenzioni, è coerente con la politica filoamericana, rovinosa e distruttiva per l'Italia (e per l'Europa, grazie ai suoi dirigenti ciechi o nel migliore dei casi innamorati del dollaro), insomma Renzi continua a fare la politica cara ai ricchi e a tutto quello stagno putrido di piccola borghesia stretta al suo reddito medio-alto, comprensiva di politici, alti funzionari pubblici, banchieri, giudici, universitari, giornalisti dei grandi gruppi mediatici e della televisione eccetera, che in questo stagno tranquillo ci sguazzano, anche coloro che giocano alla contestazione qua e là, maniera di mettersi il cuore in pace e la coscienza nel buco del. Quello che è veramente singolare è lo sguardo ebete d'ammirazione, quando si chiacchiera di riforme, riformette, riformucce, riformine, riformicoline. Intanto siamo di nuovo ritornati a giocare a una nuova elezione del capo dello stato. L'attuale, bigamo di carica (*io mi sobbarco*, aveva dichiarato con Dante Alighieri alla sua seconda elezione), ha già fatto perdere un decennio al paese senza neanche rendersene conto – dopotutto non è che i suoi predecessori, nessuno escluso, abbiano fatto diversamente da lui. I presidenti della repubblica in Italia non servono a niente, le leggi approvate dal Parlamento basterebbe a vidimarle il Consiglio di Stato (è vero, anche quest'istituzione pare superflua). In realtà, nulla e nessuno è indispensabile in un paese che non si decide ad attuare le sole riforme capaci di cambiarlo: espulsione dell'ambasciatore e degli agenti segreti americani, delocalizzazione del Papato in Patagonia, nazionalizzazione delle banche e abolizione del mercato azionario, definizione dei limiti della proprietà privata, impalamento sulle pubbliche piazze di tutti i mafiosi, politici e funzionari corrotti (trenta anni di lavori forzati per direttissima ai pizzaioli, leggi: chi chiede il pizzo), rinvio al mittente dei clandestini, che siano gli schiavi dei nostri produttori di pomodori o i delinquenti che si sono spartiti una bella fetta di territorio con la violenza, il ricatto e l'intimidazione, al Sud come al Nord, a Roma come a Milano, scapitale immorale d'Italia, Stramilano (povera Milly). No, diciamolo sinceramente, noi stravediamo per questo nostro paese dove si svolgono ancora processioni con centinaia di madonne che fanno l'inchino davanti alle case dei mafiosi, magari occupati in quel momento a farsi fare un pompino da verginotte scaltre o schiavizzate. Che voglio dire? Niente, teniamoci stu guaglione fiorentino chi vo' fa l'americano, cantanapoli, chi addatu addatu addutu (il culo) chi a avutu avutu avutu (i soliti ignoti che si piscinizzano in casa, l'aereo privato in giardino, le puttane di lusso a portata di telefono, i salari, le pensioni d'oro). Dal momento in cui Grillo non ha più capito niente, adesso la gente guarda a Salvini, che va nelle periferie dove gli stranieri terrorizzano la gente e sono intoccabili perché riforniscono di droga i potenti e i piscinizzati, gli artisti e il canagliume televisivo, gli intellettuali ben pensanti, le mogli, le amanti, i loro figlioloni nei locali notturni, i politici stressati. Tout va bien, madame la marquise, a parte qualche esercizio di pogrom nelle periferie delle città. Ma chi darà la caccia a chi? Gli italiani agli stranieri o questi agli italiani superstiti? Scherzo? Neanche per idea: l'Italia, comunque vada, è il mio paese, il paese dei santi (non bastano mai, anche Francesco li moltiplica come i pani alla famosa cena), dei poeti innamorati delle loro minchiate, dei navigatori pornoweb. Ora pro nobis.

LA VIE DE PAROISSE

Andrea Genovese

L'auteur est sociétaire-adjoint de la SACD. Texte déposé (1996)

Sur **La Vie de Paroisse** : Caroline Jambaud dans *Lyon-Capitale*, Antonio Mafra dans *Le Progrès*, Jurdice Malla (Jacques André) dans *Lyon Off*, Nelly Gabriel dans *Le Figaro*, Nicolas Blondeau dans *L'Extraordinaire*, Paul Gravillon dans *Le Progrès*, Marielle Creac'h dans *Lyon Poche*.

Création : Carré 30, Lyon, 1996, mise en scène de Pierre Bianco.

Voir dans les numéros 28 29 30 31 32 de Belvédère le Premier et le Deuxième Acte

TROISIÈME ACTE

La Péniche des Bobos Roses

Des bruits (voix, musique, bouchons de champagne) dans les couillisses d'État de l'Être. Les personnages trouvent refuge, à tour de rôle, dans une petite cabine.

Scène I

(l'Abeillesse, le Dauphin)

ABEILLESSE: En êtes-vous sûr?

DAUPHIN: Comme l'un de mes poèmes.

ABEILLESSE: Aurait-il cette audace?

DAUPHIN: Le Siculoïdès est capable de tout.

ABEILLESSE: Je n'ose pas le croire. Les invités ont été choisis un à un et les invitations imprimées sur du filigrane béni, à décourager André Gide et tout faux-monnaieur.

DAUPHIN: Bagatelles pour un massacre! On en sait assez sur ses alchimies céliniennes.

ABEILLESSE: Comment pouvez-vous affirmer qu'il est sur la péniche? Est-ce que vous l'avez reconnu, au milieu de cette foule de masques?

DAUPHIN: Mon flair me le dit.

ABEILLESSE: Allons, Dauphin, vous vous abusez. Ce n'est pas possible. Parlons d'autre chose, voulez vous... Où en êtes-vous avec vos soirées faméliques?

DAUPHIN: Le Prince Adjoint et le CRAC viennent de donner leur feu

rose. Désormais les trente-sept mille deux-cent-quarante-huit poètes de la paroisse sont sûrs qu'un de leurs vers sera lu par des comédiens inspirés.

ABEILLESSE: Vous avez des idées géniales, Dauphin.

DAUPHIN: Oui, madame, sauf que le Siculâtre jouit encore de trop de liberté dans notre paroisse permissive et qu'il continue de prêcher la guerre civile auprès d'esprits esthétiquement influençables et non subventionnés.

ABEILLESSE: Personne ne le suivra dans sa démarche suicidaire. Les subventionnés pour des raisons objectives, et les subversifs parce qu'ils sont en liste d'attente de subventions.

DAUPHIN: Et cependant, avant que son procès pour crime contre la paroisse ne soit instruit, je crains qu'il ne vienne troubler notre soirée.

ABEILLESSE: Je comprends votre saint-souci. Ce serait un scandale devant Catherine de Médicis et devant toutes les chargées de mission dans la religion Faune-Alpes, ici présentes.

DAUPHIN: A propos, vous avez invité qui exactement? Tout le monde est tellement bien masqué qu'on en reconnaît très peu.

ABEILLESSE: Tout le TOP 50. Entre autres: Sarah Rosenthal, ayatollesse de Thora sur/Saône; Fatima AR-Rabashi, Grande Rabbinesse de Mohammed sur Rhône; Amanda Gonzalès, Dalaïlamesse de la Fosse aux Ours; Gretchen Von Hohenstaufen du Mahabarata Club; Marie-Françoise Dupont, Archimandritesse de l'Église Hétéro/doxa, et la Papesse Cicciolina, actuellement sur le tournage d'un clip dans notre paroisse.

DAUPHIN: Voilà de quoi redoubler mes craintes. Je crains que le Siculoïdès n'introduise sur la péniche l'Antipapesse Mafia Sicularum.

ABEILLESSE: Vous me faites peur.

DAUPHIN: Après l'ignoble attentat contre la Première Brique du Grand

Logis, aucune chargée de mission n'est à l'abri, même pas dans son taudis.

ABEILLESSE: C'est terrible ce que vous me taudisez là, Dauphin!

Scène II

(les taudis, Esmeralda)

ESMERALDA: Que madame l'Abeillesse veuille me pardonner: mes tentatives d'apartheid avec l'Abbé Louise n'ont pas abouti.

ABEILLESSE: En ce moment, on a d'autres chattes à fouetter, mon enfant.

ESMERALDA: Ah, vous êtes donc au courant que l'Abbé est en train de fouetter une chatte dans l'autre cabine, et qu'il ne veut pas qu'on le dérange?

DAUPHIN: Demoiselle, j'espère que vous vous amusez à notre fête. Fête des Arts, fête de la jeunesse... Est-ce que quelque chose a particulièrement attiré votre attention?

ESMERALDA: Ah, oui, monsieur le Dauphin: l'auteur de l'Antenniste, le plus beau spécimen d'écrivain qui me soit arrivé de rencontrer dans ma longue carrière de lectrice... sauf votre respect, madame l'Abeillesse, et vous, monsieur du Beaujolais Poème.

ABEILLESSE: Ne bavendagez pas, ma fille. Monsieur le Dauphin vous demande si vous n'avez pas senti des odeurs suspectes, par hasard.

ESMERALDA: Oui, madame: en provenance d'une petite bouteille d'huile de chicorée, tout près des salades. Je venais juste vous en informer.

ABEILLESSE: J'apprécie votre zèle, ma fille. Mais cette bouteille est hors de question. Je viens de m'en servir: il s'agit d'huile de chicorée bénite.

ESMERALDA: Ah, j'aime mieux ça, Sainte Mère. Je m'étais faite à l'idée, dès notre rencontre, que toute huile de chicorée est diabolique.

ABEILLESSE: Innocent et une! S'il en était ainsi, ce serait la catastrophe pour les producteurs de chicorée.

(Suite page 5)

Heureusement, il y a chicorée du Nord et chicorée du Sud. La chicorée d'origine divine contrôlée est celle du Sud, tandis que l'autre sent le soufre... Justement, monsieur le Dauphin vous demandait si vous n'aviez pas senti le soufre.

DAUPHIN: En un mot plus une phrase, mademoiselle, est-ce que vous auriez senti dans le salon en présence souffrante à vous familière?

ABEILLESSE: N'y a-t-il pas, à votre avis, du soufisme dans l'air?

ESMERALDA: Est-ce que vous feriez allusion au Sycphantomane?

ABEILLESSE: Oui, mon enfant! A ce corrupteur de notre jeunesse.

ESMERALDA: Alors, laissez-moi vous détremper, madame l'Abellesse. Il ne monterait jamais sur un bateau: il ne peut sous-frirer l'eau.

DAUPHIN: En êtes-vous sûre?

ESMERALDA: A 100%, bien que tout soit possible.

ABEILLESSE: Rien n'est donc à exclure.

ESMERALDA: Tout, sauf une chose.

DAUPHIN: Laquelle? Dites!

ESMERALDA: Le syndrome Hernu-Rainbow-Warrior.

DAUPHIN: Ah! Comment faites-vous à vous rappeler de cet événement historique si éloigné? Vous n'appartenez pas à la génération mitterrandocoenne.

ABEILLESSE: Sapristi, expliquez-vous!

ESMERALDA: Qu'il veuille plastiquer la péniche.

ABEILLESSE: Miséricorde! Et qu'est-ce qui vous fait penser ça?

ESMERALDA: Une simple association d'idées. Cette péniche abbitte de temps en temps l'association des écrivains de la paroisse.

DAUPHIN: Monstre! Il en a toujours voulu à ses confrères.

ESMERALDA: Hélas, monsieur du Dauphiné, il en veut encore plus à ses consœurs, je peux le testiculer.

ABEILLESSE: C'est ce que vous ferez illico, Esmeralda. Venez, il faut absolument alerter l'Abbé Louise.

ESMERALDA: Mais, Sainte-Mère, il a une autre chatte à Lustiger!

ABEILLESSE: Les intérêts supérieurs de notre Marine passent devant le dressage des animaux. (*tout le monde sort au pas militaire*)

Scène III (*Non-Dite, Bénédicte*)

NON-DITE: Chut!... Viens ici, Bénédicte, je ne tiens plus dans mes pommes. Il m'arrive une chose incroyable, il faut que je la confie à quelqu'un ou j'étouffe.

BÉNÉDICTE: Ne me tire pas comme ça. Je ne vais pas m'échapper... Même si ça m'énerve un peu que tu m'aies reconnue dans mon déguisement de Sainte Mère de Famille.

NON-DITE: Non, ton maquillage est plus-que-parfait, c'est moi qui ai l'œil rincé au subjonctif... Écoute: j'ai eu une vision miraculeuse.

BÉNÉDICTE: L'Absolu, je sais, l'Abellesse m'en a parlé.

NON-DITE: Nenni, le baron m'est apparu aux Carmincites et à l'Aquarium. C'est ici, il y a cinq minutes. Tu n'en croiras pas tes oignons: c'était le Grand Metteur Insane!

BÉNÉDICTE: La vache! Après l'Absolu, le Grand Metteur Insane? Tu n'as pas la pisse chaude, par hasard?

NON-DITE: Je crois que ceci explique cela.

BÉNÉDICTE: Eh?...

NON-DITE: L'Absolu est venu en veste de prophète, en Saint Jean-Baptiste du Grand Metteur Insane.

BÉNÉDICTE: Je n'y comprends rien à tes évangelures.

NON-DITE: Le Grand Metteur a terminé sa grandiose mise en scène galactique et il prépare une pièce intimiste en plein air, avec un décor de cent mille mètres carrés, très simple et dépouillé, en forme d'odéon.

BÉNÉDICTE: Il se donne de la peine inutile: il y a déjà un Odéon.

NON-DITE: Il veut le reproduire sur le pont d'Avignoble.

BÉNÉDICTE: Et il t'a confié tout ça in camera caritatis?

NON-DITE: Non, in sala machinis.

BÉNÉDICTE: Et dans quel but?

NON-DITE: Parce qu'il veut me butiner le rôle principal. Un rôle ontologique, qu'il a dit.

BÉNÉDICTE: Est-ce qu'il ne va pas nous adapter *Le pavillon des cancéreux*, par hasard?

NON-DITE: Que t'en sais, toi?

BÉNÉDICTE: L'ontologie, ça parle des cancers. Et puis, tous les Grands et les Petits Metteurs Insanes font de l'adaptation. Comme quoi, n'importe qui peut devenir auteur dramatique. Ce qui avance la recherche sur le cancer et l'intermittance du spectacle.

NON-DITE: T'es pire qu'Esmeralda, Bénédicte. T'en sais des choses, toi!... Mine de rien, ça me donne envie d'adapter moi aussi.

BÉNÉDICTE: Ouah, mais il faut savoir adapter les livres à la mode, pour faire la pub aux éditeurs et s'en faire par éditeurs interposés. Autrement, il faut adapter du folklorique. Le Proche et le Moyen Folklore, que sais-je, la pénis-insule, ça prend toujours, ou le Merdistan, vois-tu. Bon, je suis contente pour toi. Si le Grand Metteur en personne s'est dérangé pour te rencontrer, ça veut dire que tu possèdes de vrais talents d'or.

NON-DITE: Si tu savais quel être fin et délicat qu'il est!

BÉNÉDICTE: Je sais, les Metteurs sont un peu tous comme ça. Ils sont rares ceux qui peuvent émettre vulgairement. Enfin, je dois te laisser, Non-Dite. Moi je ne m'attends à rien de miraculeux et il faut que je parle un moment à la Grand-Mettrice, que j'ai connue dans le salon. (*elle se sauve*)

Scène IV

(*la dédite, Oncle Pissou, l'Attachée de Messe*)

PISSOU: Mademoiselle Non-Dite, je vous cherchais.

(*Suite page 6*)

NON-DITE: En quoi puis-je vous être utile, monsieur du Trac?

PISSOU: Mademoiselle, votre nom circule dans tous les petits coins du bateau à une vitesse de croisière. Tout le monde est hébété, oserais-je dire que tous nagent dans une hébétitude totale, car la nouvelle que vous êtes la quêtitude de l'Absolu s'est répandue et court de bouchée en bouchée.

NON-DITE: Monseigneur...

PISSOU: Pardonnez-moi, je suis laïc.

NON-DITE: Monseigneur laïc, on ne peut plus rien cacher de sa vie intime.

PISSOU: Pourquoi vous cacher, si vous êtes choyée par l'Absolu? Le Sinistre des Épidémies et des Loisirs est aussi au courant de votre entretien avec le Grand Metteur Insane.

NON-DITE: Alors, cette info a été transmise par fax.

PISSOU: De mémoire du CRAC, jamais rien de pareil ne s'était passé dans notre royaume républicain. Le Sinistre a accordé une subvention de 25 milliards pour la création de cette pièce intimiste planétaire, dont vous serez l'axe de rotation.

NON-DITE: Monseigneur Pissou...

PISSOU: Pardonnez-moi, je suis laïc...

NON-DITE: ... Pissou laïc... je suis ébahie à mon tour.

PISSOU: Je ne voudrais pas vous avoir tourneboulée. Vous devez savoir que le CRAC a deux vocations: l'animation des banlieues d'une part, le haut de gamme créatif de l'autre. Tout ce qui est de bonne qualité, nous le sacrifions à ces deux exigences prioritaires.

NON-DITE: Et ça ne fait jamais couac?

PISSOU: A jamais! Mais pardonnez-moi, mademoiselle. Messenger bienheureux, je n'avais que l'humble tâche de vous faire cette Annonciation (*lève, angéliquement, le pied gauche, tandis que Non-Dite lance un cri et se touche le ventre*) et de vous présenter l'Attachée de Messe de cette production intergalactique. La voilà qui arrive! (*il recule, se limitant à approuver de la tête les propos de l'Attachée de Messe et à chantonner les mots liturgiques en latin*)

ATTACHÉE DE MESSE: Je me prosterne devant vous, *tantum ergo sacramentum*, ô divine actrice. Avec vous qui êtes sans tache, Conception Immaculée du Grand Metteur, ma tâche ne sera pas lourde. Elle sera au contraire vite expédiée. Je suis là, *ora pro nobis*, pour vous faciliter toute approche du Club de la Messe, institution miraculeuse et dévouée aux Grandes Âmes de la Paroisse. *In faecula faeculorum*, ce qui compte pour le Club de la Messe c'est l'info, les invites et la continuation de l'espèce.

NON-DITE: Puis-je?...

ATTACHÉE DE MESSE: Bien sûr. Cette mégapièce intimiste, dont l'auteur a déjà écrit deux phrases inégalables de beauté et d'épaisseur métaphysique, sera un triomphe que tous nos meilleurs critiques célébreront à l'occasion du passage de la comète Money, expressément invitée par le Prince Adjoint. Money a déjà accepté, pour le seul plaisir de survoler notre paroisse, pendant la fête des lumières, et ne coûtera au contribuable que trois millions.

NON-DITE: Quelle organisation! Et...

ATTACHÉE DE MESSE: ... *et cum spiritu tuo*, nous serons ensemble dans l'œuvre d'évangélisation du public, sur lequel nous ferons descendre *sub specie* de colombe, le Saint Mallarmherbe en chair et en os. Tandis que vous (*plie le genou*), *Sancta sancta sancta*, vous serez auréolée sur le plateau le jour de la Messe Générale, chantée par l'Européen Grégorien Ensembler (*voix de jazzman*), parrainé par le Prince Adjoint qui est, comme vous le savez, de toutes les messes.

NON-DITE: A propos...

ATTACHÉE DE MESSE: C'est pourquoi vous conduirez la prochaine délégation haraldengue qui promotionnera le cultuel paroissial au Québec Livre. Vous y lirez des poèmes de l'Abbé Louise, de monsieur Écho de la Pendule, du Dauphin, de madame l'Abeillesse de la Tarentule et de Bernard l'Ermite dont les Québécois raffolent comme des fourmis rouges. Coût de cette opération médiatique: 125 millions de la génération Chirac. *Deus le vult!*

NON-DITE (*profonde respiration*): Amen!

(*Suite en attente de l'Imprimatur Sanctae Romanae Ecclesiae*)

Andrea Genovese

CHANSON CAROLINGIENNE

*La France
à la barbe fleurie
un duvet souple
pour ses bœufs et ses rois*

*la France
élève ses vaches
sur les près des châteaux*

*la France
est une étoile
qui tourne au milieu
de milliers de galaxies
un trou noir
une cosmologie*

*tout y est
politesse décor
et chevalerie*

*elle possède
une queue
tendre de mie*

*le pèlerin
qui arrive du sud
la trouve
tout au fond de l'allée
perchée
sur une couche
de nuages*

*la France
à la barbe fleurie
de moustaches.*

(*Paladin de France,
Fédérop, 1985*)

LIBRI

Francesco Piccolo Il tradimento dei chierici

Romanzo o piuttosto passeggiata nella cronaca politica italiana degli ultimi decenni, *Il desiderio di essere come TUTTI* di Francesco Piccolo ha il merito di essere ben scritto e tale da lasciare incantati gli innocenti lettori – cioè i critici smilitanti, le giurie dei premi letterari e sicuramente i renzetti e le renzette, simboli politico-culturali della nostra generazione piedigrottesca (leggi Napolitano). A qualcuno come me, che ha vissuto a Milano in presa diretta gli anni di piombo, dal '60 all'80, la stagione insomma delle lotte operaie, del brigatismo e delle contraddizioni berlingueriane, questo libro sembra, con tutto il rispetto che si deve a uno scrittore di notevole spessore stilistico, una sorta di *Elogio della mediocrità degli intellettuali di sinistra*, una discesa verso il nulla, cominciata del resto con Pasolini e trascinatasi sino alla disintegrazione del Partito Comunista. Evento che io preconizzavo del resto in un romanzo *Mezzaluna con falcone e martello*, scritto negli anni '70, pubblicato nel 1983 da Pungitopo (ristampato nel 2009), in cui la violenza della mia polemica politica, se letta e calata nel suo giusto contesto storico, farebbe passare per un manuale da scolaretti, oltre questo di Piccolo, anche il romanzo e il film di Roberto Andò *Viva la libertà* su cui si è fatto tanto rumore. Purtroppo io non ho mai avuto santi in paradiso. Tanto vale comunque prendere il “romanzo” di Piccolo come una sorta di autoanalisi freudiana del sentimento di colpa, che gli intellettuali di sinistra hanno l'abitudine di praticare postumamente (se dir si puote), soprattutto i romani e assimilati, per anni impelagati in dibattiti subliminali su *Rinascita* (buonanima), potere cinematografico e letterario (Pasolini, Moravia, Siciliano), salotti letterari frequentati da Petruccioli e più tardi da Veltroni e Franceschini, scollegati dal movimento operaio e dalle lotte per i diritti civili (e di solidarietà internazionale) degli anni '60/'80, e depositari al massimo di astratti *furori vittoriniani*. Sono forse un poco severo, perché in fondo Piccolo si carica di una missione cristologica, un'autocritica assunta in prima persona per TUTTI (il famoso titolo dell'Unità per la morte di Berlinguer). Infatti il suo libro si divide in due parti simbolicamente catechistiche: *La vita pura: io e Berlinguer*, *La vita impura: io e Berlusconi*. In una sorta di educazione politica accelerata, Piccolo mescola fatti privati e dell'infanzia, la sua giovinezza, l'emancipazione dalla famiglia, l'ingenuità del primo amore (pensa un po', per una ragazza del Movimento, quale? lo studentesco degli anni '60? la genericità è sintomatica). Nato nel 1964, mi pare difficile ch'egli abbia trovato in circolazione negli anni '80 ragazze del Movimento (quelle guappe voglio dire, che sparavano), e difatti il suo personaggio è appena abbozzato, proprio come Chesàramai, la moglie, casalinga da supermercato e introibo ad altarem Berlusconi. Questo simpaticone, gran seduttore di giovanette massaie e vecchie beghine, scompaginatore delle chiacchiere sinistrorse (che chiacchiere erano già prima della scomparsa del segretario del PCI), come si sa, dopo la sua condanna è diventato per i media *ex-cavaliere*, cioè nell'immaginario della gente comune, di TUTTI, due volte cavaliere, per anni denigrato e combattuto appunto perché portatore in allegria – altro che Mike Bongiorno – delle stesse chiacchiere della sinistra chiacchierona e, come se non bastasse, musona. Piccolo ha delle intuizioni condivisibili su Berlinguer, sulle sue amarezze, sulla poco felice linea politica

del compromesso storico (che nelle pagine finali diventa, in altro modo, l'ideologia rassegnata dello scrittore), analizza efficacemente le vicende relative al rapimento e assassinio di Moro (*l'affaire Moro*, per Sciascia), vedendo in quell'episodio il preludio della fine del Partito Comunista. La verità è che il Partito Comunista ha segnato la sua fine nel 1972, ancora prima della *débacle* cilena, per paura e viltà, subito dopo la morte di Feltrinelli. Il panico da cui fu preso (posso testimoniare per esperienza personale nella federazione di Milano), il suo rompere con il Movimento Studentesco e gli operai, con una sterzata a destra intellettualistica, suonavano il *de profundis* a tutta idea di rinnovamento del paese, la politica delle riforme di struttura, con i socialisti e i sindacati del pubblico impiego corrotti sino alle midolla, essendo una pura immagine d'Épinal di Berlinguer. Senza contare l'accettazione della sudditanza agli Stati Uniti, i cui servizi segreti manipolavano la strategia della tensione e alla fine anche l'ingenuità folle dei brigatisti. C'è tuttavia una disfasia temporale tra la mia esperienza e quella di Piccolo, e il mio giudizio non riesce a dare un'interpretazione oggettiva degli anni berlusconiani – parentesi fantasmatica che io ho vissuto all'estero e che ha sperperato tante energie (penso a Consolo, a Nanni Moretti, allo stesso Mario Luzi e altri ingenui figuranti del protagonismo intellettualistico) in un mondo in cui tutto, per parafrasare Shakespeare, è rumore e furore, e dove gli intellettuali, sempre e per sempre, ieri, oggi domani nient'altro sono stati, sono e saranno che dei *clerics* pronti a tutte le *trahisons*. Piccolo mi perdoni, ci sono nel suo libro delle pagine delicate, fini, uno stile denso, grave e leggero allo stemo tempo, c'è una bella ironia che assolve la sua (di TUTTI?) resa incondizionata alla realtà delle cose “occorrenti ai giorni sui”. Già, lo notava pure Guicciardini, nell'ultima puntata di *Storia d'Italia*, miniserie televisiva per Chesàramai e milioni d'innocenti spettatori sonnolenti di un paese corrotto dalla testa ai piedi, popolato da pensionati affamati e da stranieri ormai padroni del territorio con tecniche mafiose da far arrossire di vergogna le nostre gentili mafie autoctone.

Francesco Piccolo, *Il desiderio di essere come TUTTI* (Einaudi)

REFERENTE

centomila abatini ciabattoni
centomila pretuzzi strafalcioni
centomila pontefici gigioni

noi che il silenzio e la congiura ignora
che bustarelle e affetti non abbiamo
a dritta o a gauche e mai fanfalucammo
ci tocca decifrarci e districarci
con sottoproletaria malagrazia
(sottoproletaria, bada, e per nascita
e per l'ingrato mestiere di *patrie*
lettere maceratori alle regie
poste) da parassiti insomma quali
sempre fummo noi cafoni del sud
degli operai rispettosi ma per il resto
scettici assai su questa *intelligentia*
centrosinistrdestrcentodestrsinistr
che come i pellerossa i suoi messaggi
li trasmette col fumo dell'arrosto

(Andrea Genovese, *Bestidiario*, Scheiwiller, Milano, 1977)

LIVRES

Bartolo Cattafi

Mars et ses idées

Editions Héros-Limite Genève

FRISSON

*Ce frisson collé au dos
comme un fil de mort serpente
et alentour la vie chaude
est éparpillée
elle se déverse hors des vases
elle forme des taches fertiles
l'été sur des terrasses
l'hiver long fil
dur et puissant
qui fait claquer les dents
se cogner la tête contre les murs
nous tient serrés dans son poing
vipère effrontée tête dressée.*

Philippe Di Meo est un traducteur de poésie italienne engagé et fidèle à ses amours. Di Bartolo Cattafi (1922-1979), il a déjà traduit et publié *L'alouette d'octobre*, maintenant il présente *Mars et ses idées*. Prematurément disparu, Cattafi, né dans la province de Messine, mon concitoyen et ami, dont l'œuvre est publiée dans la collection de poésie italienne la plus prestigieuse du XX^e siècle, Lo Specchio de l'éditeur Mondadori (le Gallimard italien, si on veut), est parmi les plus grands poètes de la deuxième moitié du siècle dernier. L'apparente linéarité de son écriture et les titres, souvent dépayés, de ses poèmes trompent. Il a la densité métaphysique de l'os poli par le temps (*L'os, l'âme*, est le plus important de ses recueils) et par les saisons, mais toujours ses variations climatiques renvoient à autre chose tout comme ses variations historiques (*Mars et ses idées*, par exemple fait allusion à l'assassinat de César et donc à ce qu'il y a d'aléatoire dans la destinée humaine). Le fil rouge de son parcours créatif se déroule, de l'Hemingway de la jeunesse à l'Ungaretti et le Beckett de la maturité, dans une langue pure, dense, riche, classique. Cattafi est difficile à traduire en français. A la différence du précédent recueil, Di Meo ne donne pas le texte italien, ce qui empêche la double lecture. Mais cette traduction est précieuse car elle nous rapproche d'un poète, l'un des rares en Italie, qui a toujours vécu loin des regroupements factices, dans une aristocratique solitude de l'esprit.

Maryse Vuillermet

Pars ! Travaille !

La Rumeur Libre Editions

Aujourd'hui chercheur associé sur la représentation du travail dans le roman du XX^e siècle à l'Université Lyon2, Maryse Vuillermet a déjà publié de nombreux ouvrages sur les métiers traditionnels, en particulier dans les montagnes du Jura, dont elle est originaire, et sur les flux migratoires de travailleurs dans cette région. Elle a du sang italien dans les veines et ce récit est une sorte de récipiscence lyrique autour de ses souvenirs d'enfance et de jeunesse, une quête à rebours de racines. Une histoire de difficile parfois misérable intégration, qui voit des membres de sa famille s'échapper aussi vers un autre Eldorado, les mines diamantifères de l'Australie, où l'écrivaine a fait des recherches sur un oncle dont on a perdu la trace. A dire vrai, la reconstruction des parentèles est un peu fatiguée, et d'ailleurs ce n'est pas le but de cette recherche, qui est intérieure, une sorte de chant à la mémoire de cet éparpillement d'êtres sur la planète derrière le mirage d'un travail, d'un dénouement existentiel. Pars ! Travaille ! Il s'agit aussi d'une prise de conscience sociologique, car l'auteure elle-même s'est trouvée confrontée à la migration, dans toute autre condition certes, ayant dû pour son travail se fixer quelque temps en Algérie et ensuite dans des villes de l'hexagone avant d'arriver à Lyon. Jeunesse compliquée mais une existence après tout normale, un mari, des enfants, un divorce, pas de quoi se plaindre au fond. *Et tu te plains ?*, lui répète sa vieille mère qui en a vu d'autres en temps de plus brute misère et de durs labeurs. Elle ne se plaint pas en vérité, Maryse Vuillermet, elle voudrait simplement faire comprendre à ses enfants qu'elle est enceinte (peut-on être enceinte de quelque chose qu'on porte sur les épaules, comme Enée fuyant Troie son père Anchise ?), enceinte de ce vécu familial, car il y a en fond le drame et la liturgie du déracinement et des souffrances de millions d'êtres humains dans le temps. C'est une plainte chorale, une participation active et soufferte, en cohérence totale avec l'engagement quotidien, que Maryse Vuillermet nous livre à travers ce récit doux-amer et poétique.

Andrea Genovese

DEPART POUR CYTHERE

Saphique
vénusté
du regard

Chant
bleu marin
de l'écriture

Outrage
du poème
sur des auréoles
brunies

Cadence
des vagues
dans l'équerre
des cuisses

Frise
d'algues
ensablée

Jeu
de barques
cabotage
de langues

Remous
succion douce
de muqueuses
polysémiques

(*Les Nonnes d'Europe*,
Lyon, 1983)

THEATRE

Italiques au TNP de Villeurbanne

Gilles Pastor Affabulazione

Affabulazione, en italien, est un mot quasi aulique, les critiques littéraires s'en servent souvent pour désigner quelque chose de séduisant et maniéré. Le revers de la médaille c'est qu'il peut signifier aussi logorrhée. Et aucun doute : cette pièce de Pier Paolo Pasolini est un peu logorrhéique, un fleuve en crue qui charrie tout (il y avait un autre écrivain et auteur dramatique italien, Giovanni Testori, homosexuel lui aussi, qui traînait ainsi ses complexes œdipiens et de culpabilité religieuse). Garçon, vieux garçon, mauvais garçon, il y a plus du Verlaine que du Rimbaud, plus du Gide que du Proust en Pasolini. Une vie malheureuse et compliquée par des pulsions incontrôlées à la limite de la pédophilie, il aurait pu se faire prêtre et vivre ses fantasmes en toute insouciance, car le puissant Dieu culanthrope du catholicisme a procuré l'impunité des siècles durant à ses représentants pédoconsulaires sur terre. Plus âgé que moi, on a baigné dans la même fournaise historique de l'Italie contemporaine, j'ai aussi collaboré à un hebdomadaire, *Vie Nuove*, qui a accueilli nombreux de ses articles parus ensuite dans les *Ecrits Corsaires*. Comme un certain nombre de critiques littéraires italiens, je le considère, en tant que poète romancier et dramaturge, un auteur moyen qui, sans les scandales de sa vie, serait resté dans l'ombre. Par contre, Pasolini a tourné des films d'une grande originalité et il a été un observateur engagé et courageux de la société italienne, un polémiste en proie à des Erines vindicatives (contre les étudiants, contre l'avortement, contre les ouvriers, entre un safari africain et l'autre en compagnie de Citto et de Moravia), et son amour viscéral pour les déshérités (*Accattone*, *Une vie violente*) serait lumineux si en même temps l'homme n'avait corrompu par l'argent les jeunes des bourgades romaines qui, humiliés, ont fini par le crucifier. Terrible destin. Sublimé par l'écriture, par une innocence de l'inconscient que, il faut lui en donner acte, Gilles Pastor a perçu dans cette création, en nous offrant dans leur nudité édenique les jeunes Alex Crestey et Alizée Bingöllü et dans leur mâle (?) endurance cinq footballeurs (innocence malade des fantasmes de Pasolini), qui nous ont ballonné des intermèdes sur le stade-plateau, décor de la pièce. *Affabulazione* n'a qu'un seul personnage au fond, les autres ne sont que des comparses. Ce Père qui tue le fils est une abstraction littéraire enceinte du grumeau de souffrances et de rage métaphysique de l'écrivain. Jean-Philippe Salério n'a pas la tâche facile, car la psychologie de Pasolini est toute italienne et historiquement figée, et cependant il a donné une interprétation convaincante et de belle facture. La voix du spectre de Sophocle (par Jeanne Moreau) est l'un des indicateurs de la logorrhée pasolinienne, faite de lumineuses effusions lyriques et de barbantes banalités. C'est le marasme d'une vie jouée sous les réflecteurs d'un monde où *tout est bruit et fureur* (Shakespeare l'avait dit). Un monde dont Pasolini n'a rien compris, comme d'ailleurs personne n'a jamais rien compris du monde, de sa signification et nécessité. Par contre Gilles Pastor a compris qu'un texte littéraire, malgré ses défauts dramaturgiques, vaut mieux qu'une mise en scène de pièces formatées et bancales. Et donner la parole aux poètes, à ceux surtout que la vie a brisé, c'est essayer de faire, avec ses propres moyens, de la poésie.

Emmanuel Demarcy-Mota Six personnages en quête d'auteur

Luigi Pirandello c'est une tragédie humaine à lui seul. Il a eu des enfants (l'un d'eux est devenu un peintre reconnu), mais il a eu affaire toute sa vie avec la folie de sa femme. Pour quelques temps, un rayon de soleil a illuminé son existence, l'amour de la jeune comédienne Marta Abba, devenue l'interprète et l'inspiratrice de nombreuses de ses pièces. Il savait (fatalisme sicilien, directement dérivé de la tragédie grecque) que c'était un rayon de soleil et pas plus. On s'étonne qu'avec une épée de Damoclès suspendue sur sa tête Pirandello ait pu nous laisser une immense œuvre littéraire (il a eu le Prix Nobel en 1934) et théâtrale. Sicilien jusqu'aux ongles (il a aussi écrit des textes en dialecte), sa formation humaniste est imprégnée de culture allemande – il s'est diplômé à l'Université de Bonn avec une thèse sur le patois de sa ville natale, il a étudié les romantiques allemands et traduit les *Elégies Romaines* de Goethe. Mais il était déjà une célébrité mondiale quand à la suite de la dissolution de sa compagnie il va vivre quelque temps *en exil* à Berlin. Il est fasciné par l'originalité des solutions techniques introduites par l'avant-garde théâtrale berlinoise et en particulier par Max Reinhardt, qui mettra en scène en 1924 les *Six personnages*. Il déchantait vite, indigné par la désinvolture du metteur en scène pour les libertés qu'il se prend avec le texte écrit. *Ce soir on improvise* est peut-être sa manière de se venger de Reinhardt, mais la représentation à Berlin de cette pièce de la trilogie, disons du théâtre dans le théâtre, en 1930 provoque une véritable mêlée dans la salle.

Cela pour dire que je me méfie des créations étrangères des œuvres de Pirandello, surtout en France, pays qui n'a pas le sens de la tragédie ou, du moins, la revisite dans l'alexandrin policé de Racine et, dans les contemporains, de manière affolée, morbide et violente sans la profondeur de regard d'un Shakespeare. Cette sensiblerie épidermique j'ai cru la voir au début de cette mise en scène de Demarcy-Mota. Heureusement, au fur et à mesure de la densification dramatique de ce double miroir pirandellien, on se rend compte que le metteur en scène garde un respect scrupuleux non seulement du texte mais des indications scéniques de l'auteur, que sa lecture est honnête et non caricaturale pour un... français. Vêpres Siciliennes à part (le massacre des Angevins, le seul peuple que les Siciliens ont massacré et chassé), en général le sicilien est imprégné de culture française au point qu'il perce toutes les nuances de la psychologie hexagonale, tandis que le français, peuple vaudevillesque et soldatesque – ne pas oublier le côté féminin de sa tradition militaire (ligne Vagnot) – ne comprend pas grand chose aux autres peuples. En tout cas, ce travail étant la reprise d'une création d'il y a vingt ans, cela m'a donné la liberté de ces digressions humorales. Je peux ajouter toutefois que la tenue de scène est convaincante, surtout vers la fin, où le jeu des ombres et des lumières est très juste et fonctionnel, et l'interprétation d'Alain Libolt (le directeur) d'Hugues Questor (le père) et de Valérie Dashwood (la belle fille) s'allume et trouve une véritable énergie tragique dans l'esprit pirandellien, à certains moments émotionnellement très forte, frisant le pathos d'une souffrance universalisée. Un travail bien fait et digne à tous points de vue.

THEATRE A LYON

Les monologues

Nino D'Introna

Les derniers géants

TNG

Cette année Nino D'Introna, qui au premier janvier laisse la direction du Théâtre Nouvelles Générations, nous a fait, en plusieurs occasions, ses adieux. On aurait pu en faire une overdose, mais Nino est si inventif (et parfois émouvant), drôle dans la gravité, avec sa malice toute italienne d'ailleurs de jouer son propre personnage avec une élégance hexagonale, qu'on n'a pas eu le temps de s'ennuyer. Et après tout, le fait qu'il ait dirigé un centre dramatique national dix ans durant, cela impressionne. De bons et loyaux services récompensés par la Croix de Chevalier dans l'ordre des Arts et des Lettres. Il va continuer son aventure, innover peut-être, avec sa compagnie. Mais d'ici à la fin de l'année, ses adieux verront deux autres reprises de ses créations, après *Les derniers géants*. C'est un véritable bijou, ce travail. Et qu'importe si ce texte de François Place est une naïve "défense et illustration" du bon sauvage, un petit pamphlet contre le colonialisme destructeur de civilisations tribales ou mythiques. Même si on peut aisément y voir les emprunts à Jonathan Swift, à Dickens et à Salgari (et qui sait, pour le titre, une réminiscence pirandellienne), le fait est que ce texte récupère avec entrain l'atmosphère des sociétés savantes anglaises du XIX^e siècle. Surtout grâce aux bandes dessinées de François Place, illustrateur d'une exquise finesse, projetées sur grand écran. Le jeu de D'Introna en sir Archibald Rushmore (notre enfance est pleine de ces personnages de savants anglais, étrangement les mieux esquissés on les trouve dans les romans de Jules Verne) fascine au point de faire oublier le tout vu, le tout connu. Il est en premier plan, il nous joue aussi de la percussion, devant cet écran en mouvement, intégré au feuilleton. L'accompagne la musique de Claudio Mantovani et un jeu de lumières frais et magique d'Andrea Abbatangelo. Epais et léger, ce spectacle, grâce à une mise en scène attentive et sobre, apaisante et questionneuse. La plus poétique création de D'Introna ? En un certain sens oui, en tout cas touchante et sans bavures.

Sarkis Tcheumlekdjian

L'homme qui tua Don Quichotte

Théâtre de l'Iris

La deuxième partie du Don Quichotte, écrite par Cervantès à distance d'une dizaine d'années de la première et plus connue, est presque une défense du droit d'auteur ante litteram. Ecœuré par les nombreuses contrefaçons de son roman et de son héros par des imprimeurs peu scrupuleux, l'écrivain espagnol renverse la situation et s'entretient avec son chevalier à la pale figure et son Sancho d'écurier, en les laissant libres de raconter à leur guise les aventures vécues. On pourrait appeler cela le roman et son double, si on veut, d'autant plus que Sarkis s'amuse à continuer le jeu sur le plateau en essayant de faire, de ce roman dans le roman, un théâtre du roman. Il peut faire confiance pour cela à Déborah Lamy qui, dans son récit inventif, souffle la vie en même temps aux trois personnages à travers les nuances de sa voix et de son visage, toutes les modulations interprétatives dont cette talentueuse comédienne est capable. L'atmosphère envoûtante des créations de Sarkis n'est pas ici au rendez-vous, la mise en scène plutôt dépouillée est à peine animée par quelques fumées, mais elle respire d'une autre manière. Sur le fond de la scène, dans l'ombre, Gilbert Gandil accompagne la comédienne de sa guitare, peut-être un peu trop en retrait, parfois trop en sourdine, pas bien intégré dans ce travail, la direction de sa comédienne étant de toute évidence pour Sarkis une priorité esthétique. D'ailleurs, on l'a dit, il serait difficile ne pas voir que Déborah Lamy a plus que la lance de Don Quichotte pour défier avec panache non seulement les moulins à vent mais aussi Cervantès lui-même, en contestant avec une délicate ironie sa décision de tuer Don Quichotte pour éviter qu'il soit imité, que la serial aventure se perpétue à ses risques et périls d'auteur réadapté. Combat perdu d'avance, car aujourd'hui, surtout en France, on adapte souvent, de tout et n'importe quoi, pour ne pas payer de droits aux auteurs vivants. Sans parler du fait que de nombreux écrivains contemporains, de thriller surtout, parfois condamnent à mort leurs célèbres inspecteurs enquêteurs.

Gerard Robert-Tissot

L'étourdissement

Théâtre de l'Elysée

Ce texte de Joël Egloff a le mérite d'être immédiatement accessible à la compréhension du spectateur par sa construction linéaire et son langage souvent pas trop regardant à la cohérence du récit et aux préciosités stylistiques. On pourrait le définir comme un pamphlet écologique, ou une escapade dans un milieu prolétaire, en tout cas il y a une déperdition d'environnement et donc de mémoire affective et de valeurs, aussi minimales soient-elles. Denis Déon, dans sa conception du jeu, l'a enrichi de subtilités mimétiques pour en faire émerger une certaine épaisseur, en soulignant une condition de notre contemporanéité avilissante et dégradée. Il y a des moments d'irrésistible jonglerie malgré la gravité du thème, la pollution d'un espace naturel édénique tout près d'une centrale nucléaire (sont également présentes quelques allusions aux problèmes causés par l'amiante), revisité dans une promenade en vélo, seul élément de décor d'ailleurs, d'un ouvrier, d'un travailleur, confronté à son calvaire quotidien. C'est un pan de notre société de la déchéance et de la résignation mis à nu avec un panache savoureux. La mise en scène de Gerald Robert-Tissot, sans trop de chichis, et sa direction de l'acteur en complicité avec celui-ci, s'aidant des éléments sonores et lumineux (Cyrille Cagnasso) discrets et fonctionnels, donne véracité au message qu'il véhicule. Et c'est un message qui passe, s'agissant de notre chosification, dans le contexte de nos redditions quotidiennes, de notre déshumanisation où la mort elle-même n'a plus de sens, se banalise, ne suscite le moindre sentiment de solidarité, on ne sait même pas la communiquer. On sent que le rire du public est libérateur, que la naïveté du comédien est chargée de toutes les impuissances que nous trainons à cause de l'aliénation imposée par une société complètement assujettie aux lois féroces du capitalisme, où l'individu n'a plus de repères et se regarde autour incapable de se reconnaître, de comprendre ce qu'il fout là.

THEATRE A LYON

Les visiteurs

André Sanfratello

Tu as bien fait de venir Paul
Espace 44

Louis Calaferte a laissé, en qui l'a connu et même en ceux qui n'ont pas eu l'occasion de le fréquenter, un souvenir fraternel et un regret profonds. Personnellement, si je pense à un lointain rapport que j'ai pu avoir avec des animateurs de l'antenne régionale de France 3, mon souvenir l'unit à celui de Cécile Philippe, écrivaine et journaliste courageuse, prématurément disparue, aujourd'hui oubliée comme seule notre bonne ville de Lyon sait oublier les personnages gênants, porteurs d'une conception non spectaculaire et non servile de la littérature et de la poésie (un clin d'œil affectueux, pourquoi pas, on peut le faire à Marie-Martine Chambard, troisième élément d'une généreuse triade d'animateurs). Calaferte a trop souffert et aujourd'hui encore son œuvre littéraire et théâtrale souffre de la dispersion éditoriale de ses livres, mais il peut compter sur des lecteurs sensibles. C'est pourquoi faut-il saluer cette précieuse initiative d'André Sanfratello de monter *Tu as bien fait de venir, Paul*, un texte à l'écriture apparemment simple, discursive, loin de l'enfer de ses romans, riche de nuances, une construction qui avance à petits pas, à travers un dialogue à l'apparence banale mais qui porte en surface des sentiments enfouis, de solitude et de pudeur, entre un père, un retraité solitaire après la mort de sa femme, et un fils qui va le trouver hâtivement de temps en temps, mais qui s'attarde cette fois, car lui aussi est en train de tâter de la solitude, sa compagne l'ayant quitté. C'est un jeu subtil, en profondeur, que Pierre Tarare (le père) et Jérôme Fonlupt (le fils) nous ont fait partager, par une pénétration profonde dans l'amertume de leurs personnages. Sanfratello a bien compris qu'il lui fallait aller au-delà d'un texte minimaliste sur le plan de l'écriture pouvant tromper et nous restitue un Calaferte qui même dans son ironie, même dans son humour noir et grinçant, sait nous transmettre un message de fraternelle humanité. Le pari est pleinement atteint par une direction d'acteurs limpide et touchante, d'une grande délicatesse.

Andrea Genovese

Touriste barbare

La rondeur
des humérus
et la cadence
harmonieuse
des hanches
(les parties
érogènes
les plus sensibles
se trouvent
dans la baie
des fesses)
des trois filles
enlacées
au bord
d'un lac
de carreaux.

Quel instinct
barbare
me pousse-t-il
à déchaîner une guerre
sémantique
sur les plages
du Péloponnèse ?

A mes humeurs
qui déclinent
vers le gouffre
du troisième
millénaire
apportez vos paniers
de mots antiques
ô Grâces
vibratiles !

Les Nonnes d'Europe,
Lyon 1986

Manuel Liminiana

Noël Kabey est enfin rentré
Théâtre de l'Uchronie

Voilà une création de la compagnie (groupe plutôt, ou mieux Mac Guffin Collectif comme il se dénomme) qui gère la petite salle du 7^{ème}, non loin du plus bien rôdé Théâtre de l'Elysée. On a l'impression, par l'éclectisme juvénile de sa formation, que le Collectif cherche son identité, mais ce sera un long chemin à parcourir. Auteur et metteur en scène, Manuel Liminiana montre des qualités pas encore parfaitement calibrées. Avant tout son texte n'est pas tellement original (souvenirs, souvenirs !), en tout cas il est mal desservi par le récitant principal, en ce sens mal dirigé, monocorde et à la limite de l'audibilité, des phrases entières s'étant perdues dans les méandres de mes oreilles – à toute précaution j'irais consulter un spécialiste. Dans un récit un peu à la Calvino, les irruptions inattendues de la danse deviennent incongrues, une tentative d'attirer le public dans le piège de la complicité. Cette mise en scène, malgré sa naïveté, présente cependant des éléments séduisants, comme le sol géométrique et la disposition qui, du piano à la rangée de chaises, coupe en diagonale la scène, créant une sorte d'ambiance figurative américaine, à la Hopper. Mais cette même disposition rend plus compliquée l'évolution des danseuses (Marine Demichel et Valentine Brac de la Perrière vers la fin), surtout la plus sauvage et provocante prestation de Barbara Loison, qui ne manque pas de charme et dont on regrette seulement que, spectateurs des derniers rangs, on n'en pouvait voir le mouvement des pieds. Une frustration, car sa gestualité et son tournis étaient d'une sensuelle grâce troublante. Ce sont des choses qu'on peut corriger, en déplaçant plus au centre la danseuse. Plutôt morne l'interprétation de Nicolas Guépin et Denis Fargeat, pour l'inconsistance des personnages, par contre la lumière de Lili Brik rachète tous les défauts de la pièce et crée à elle seule la poéticité recherchée par le texte. Liminiana et ce collectif ont une modestie d'approche et d'accueil qui plaît. S'ils ne s'égarer pas dans un esthétisme abusé, à mon avis, ils seront capables de nous surprendre.

THEATRE A LYON

Camps et champs de guerre

Vincent Bady Rivesaltes Fictions NTH8

La commune de Rivesaltes en Languedoc Roussillon est mieux connue pour ses vins que pour le camp de rétention appartenant à l'armée où, de 1939 à 2007, ont été internés des réfugiés espagnols antifranquistes, des juifs, des tsiganes, des harkis et des étrangers sans papier. Vincent Bady a fait des recherches, enquêté sur place en interrogeant des habitants de la ville, des témoins, des responsables d'organismes publics, noté tout ce qui pouvait lui être utile pour reconstruire cette page honteuse de l'histoire de France (en passant, les pages honteuses de l'histoire de France il y a de quoi en créer une chaire universitaire). En travaillant aussi de fantaisie pour combler des lacunes documentaires, il en a tiré un spectacle d'une rigoureuse efficacité théâtrale, comme d'ailleurs on avait pu voir dans de précédents travaux de ce comédien estimé, assuré, précis, engagé. Mis en scène et joué par lui-même avec Marion Lechevallier, dans une appréciable scénographie et régie vidéo de Charles Boinot, le travail est prenant et comme toujours, pour la bonne cause, manichéen. Je ne sais pas si parler de Rivesaltes est plus utile que parler de Guantanamo, je pense de plus en plus que la condamnation rétrospective de ces crimes n'apporte grand-chose, tombe dans l'inconscient des spectateurs, souvent des gens de théâtre eux aussi, sans faire de vagues ni consciencier et pousser à l'indignation ou à la révolte. Ce n'est pas qu'il soit inutile de dénoncer le traitement bestial infligé aux parias de l'histoire, mais aujourd'hui il serait peut-être plus utile travailler sur le degré de criminalité, par exemple, d'un Sarkozy dans l'agression de la Lybie et le lâche assassinat de son chef d'état, rendu possible par les bombardements de l'aviation française, ou, pourquoi pas, sur la légitimité de la présence de l'armée française dans les pays africains, en Syrie et en Irak. C'est pourquoi, et pas seulement pour cela, que je crois que l'engagement *remember*, généreux soit-il, a fait son temps, c'est une fuite de responsabilités, une faute politique grave et suicidaire.

Les journées de Lyon des Auteurs de théâtre et l'irresponsabilité des élus

Cette manifestation lyonnaise, que j'ai vu naître, est devenue un camp de concentration renversé, dans le sens qu'on expulse, mieux, on ne laisse plus entrer des auteurs dramatiques qui ne soient pas des comédiens. Cette institution (?) parapublique, hébergée à la Médiathèque de Vaise, publie tous les ans des textes choisis par un jury éléphantique, en bonne partie composé de comédiens, lesquels on ne sait pas par quelles alchimies, parmi environ 400 manuscrits, ne trouvent à primer que des auteurs champignonnés dans leur propre famille. A tour de rôle, les membres du jury se partagent la mise en espace de ces textes. Sont-ils rétribués pour cela ? Un drôle de mécanisme ! On peut imaginer des combines, des renvois d'ascenseur. Combien coûte cette mise à mort programmée d'auteurs dramatiques non comédiens, compte tenu aussi du fait que les manifestations organisées à l'occasion de la remise des prix ne voient que quelques chats et même pas une souris ? Ca reste sur les brochures, à la grande satisfaction des institutions qui financent et dont les responsables se gardent bien de venir vérifier. A qui profite tout cela, à part de pseudo éditeurs de théâtre qui avec la manne des subventions imprimeraient n'importe quoi ? Le théâtre en France n'aurait-il plus d'auteurs, à part des gamins qui, à peine sortis de l'Ensatt (dans le meilleur des cas) ont déjà des cartes de visite où ils se présentent comme « auteur, comédien, metteur en scène, professeur de théâtre » et d'autres aménités, et des comédiens qui écrivent en flairant la théorie du genre ou le dévouement à Dieu Allah ou Yahvé des décideurs publics ? Il est temps que les élus obligent à revoir la copie. Déjà, fermer le concours aux comédiens. Il est temps d'en finir avec cette supercherie : il faut que du statut des intermittents du spectacle soient expulsés tous ceux qui perçoivent des droits d'auteur, car les écrivains, eux, ne jouissent d'aucun statut.

Karine Revelant Les saisons de l'âme Théâtre des Marronniers

La rhétorique officielle a célébré avec prosopopée le centenaire de la première guerre mondiale. Cela n'a pas servi à François Hollande à remonter dans les sondages, mais ça a donné à de nombreux comédiens une occasion de travail supplémentaire en ces temps de disette, car de petites et grandes structures culturelles avaient faim d'un spectacle... pour ne pas oublier. Mais les vivants oublient, seuls les morts se souviennent, et du moment que les historiens sont démodés, que viennent donc les comédiens nous donner une représentation émotive du carnage, au lieu de pouvoir nous en donner une clé de lecture, les causes profondes et historiquement décelables de la guerre, de toutes les guerres, que les hommes ne voient pas venir, subissent et après les massacres font résonner les fanfares, distribuent les médailles et font des spectacles, en attendant la suivante. Je pourrais continuer à l'infini ce discours, mais se serait faire tort à cette création de Bosse Compagnie qui a puisé, elle aussi, dans les lettres et carnets de poilus et quelques autres textes, pour créer un spectacle qui n'échappe pas aux stéréotypes du genre, mais se structure d'une manière humble digne et naïvement émouvante. La mise en scène de Karine Revelant dramatise en sourdine l'action scénique interprétée avec cœur et conviction par Bruno Miara et Michel Laforest, les poilus, dès leur départ au front joyeux et insouciant (ils chantent la Glorieuse) jusqu'à l'enfer qui tant de jeunes gens a humiliés et décimés. Installée dans la pénombre à côté d'un pianiste (Didier Klein), Karine Revelant, d'une voix douce et meurtrie de femme, d'épouse, de mère, égrène un douloureux chapelet de témoignages. C'est un travail généreux, qui s'efforce de transmettre un cri de douleur, de rage et d'impuissance devant une machine bien huilée pour écraser les pauvres, les déshérités, de part et d'autre des tranchées. Par bribes, les voix de ces poilus nous parviennent à travers leurs déchirantes lettres aux proches, écrites dans le bruit et la boue, parfois avant une mort honteuse pour *trahison*.

THEATRE A LYON

Et si on chantait

Jean Lacornierie

Menu : Plaisirs

Théâtre de la Croix-Rousse

Il est difficile de parler de quelque chose qu'on ne maîtrise pas vraiment, qui nous dépayse au fond, mais qu'en même temps nous fait passer une soirée agréable, nous rapprochant d'une musique peu fréquentée, un peu lyrique, un peu de boudoir et de bistrot, malicieuse et effrontée. Ce délicieux pot-pourri on le doit à une rencontre entre Jean Lacornierie et Jean-Paul Fouchécourt, professeur et directeur artistique du Studio de l'Opéra de Lyon, qui avait envie de sortir des sentiers battus de ténor mondialement connu pour ses interprétations de l'opéra baroque (Rameau, Monteverdi), d'Offenbach Chabrier, Poulenc. On voit sur scène plutôt un comédien clownesque qui, avec une voix provocante, parfois un peu sous-ton (mais on n'a pas la compétence pour juger de ça), baratine d'une élégante manière circassienne la chansonnette équivoque (Chansons gaillardes de Poulenc, Y a de la joie de Trenet, Oiseaux, si tous les ans de Mozart, Un Satyre cornu de Gabriel Bataille, ou Plaisir d'amour de Jean-Paul Egide Martini, et d'autre encore). *Plaisir* d'ailleurs est le fil conducteur, affirmé aussi par des citations projetées sur un rideau transparent, de classiques latins et grecs jusqu'à Proust, dont ce sibyllin « On est impuissant à trouver le plaisir quand on se contente de le chercher » nous laisse en attente d'une exégèse. Outre la performance de Fouchécourt, enchante la mise en scène esthétiquement raffinée, un peu liberty, de Lacornierie, d'une profondeur de regard proustien la sauvant du maniéré. Un grand éventail illuminé par des faisceaux multicolores descendant d'en haut et d'autres menues voluptés créatives, le metteur en scène les partage volontiers avec l'équipe disons technique qui l'accompagne dans l'aventure : magie (sic) Thierry Collet, costumes Robin Chemin, images Etienne Guil. Un spectacle fascinant. Miseriaccia ladra, j'étais en train d'oublier l'exceptionnel Jamal Moquadem au piano. Il faut que je me fasse soigner quand même : on peut oublier une cerise, non pas un plateau de fruit, sur le gâteau.

Sigrid Flory

Catharsis

Théâtre des Clochards Célestes

Catharsis s'appelle la compagnie et *Catharsis* est le titre du spectacle, un peu déconcertant, heureusement déconcertant. Il s'agit d'une sorte de comédie musicale d'une certaine épaisseur de contenu qu'on doit à Sigrid Flory, auteure de l'histoire, des textes des chansons (musique composée en collaboration avec P. Allerat), et de la mise en scène avec François Huchard qui a soigné plus particulièrement la scénographie et les lumières. Sigrid est un peu le pivot du spectacle, car elle joue chante et danse sur le plateau avec les très braves Anaïs Deschamps (la véritable danseuse) et Tali, une autre fille, émouvante et douce, qui tout commente dans la langue des signes. Cela pourrait faire désordre mais il n'en est rien, derrière les coulisses cette féerie est maîtrisée, on suppose, par François Huchard à qui l'on doit une scénographie explosive et poétique à la fois, riche en images et articulations de la lumière. Cela pour enrichir une histoire de nos jours, qui voit protagoniste une enfant dont la vie a basculé à cause de la séparation de ses parents, et dont on suit le passage à l'âge adulte et l'ensuite, une éducation sentimentale de joies et de peines, par un délicat et sensuel carambolage des sentiments. Si le lien textuel est à peine relevé, celui des chansons est plus dense et amer, conjure le destin par une sorte de révolte résignée. La musique s'approche des comédies sentimentales contemporaines (je pense en particulier à celles de Coccianta, par exemple) mais tient attentifs, car la voix de Sigrid sait subtilement se servir de pas mal d'effets, et les figures de la danse sont bien agencées et plutôt endiablées celles exécutées en solo par Anaïs Deschamps ; et ne manque pas de pathos et de belle présence non plus la diseuse des signes, Tali. Catharsis ou pas, le mot grec est peut-être ici un peu forcé, qu'importe, le spectacle est d'une belle facture, généreux questionneur et touchant. Et en quelque manière insolite, sauvage, portant une morale positive de conception de la vie, du combat existentiel, de la nécessité de vivre courageusement son destin.

Rodolphe Dana ?

Platonov

Théâtre des Célestins

Quelle est la différence entre une pièce montée par un metteur en scène, et une pièce qui se veut une *création collective dirigée par...* dans le cas en question Rodolphe Dana, qui en est aussi l'acteur principal ? Peut-être parce que dans le deuxième cas tout est possible, même transformer un drame en vaudeville. Mais s'il est vrai que Tchekhov, dans *Platonov* qui est un de ses textes juvéniles découvert après sa mort, noie un peu confusément ses personnages dans l'ennui de leur slave mélancolie, dans l'alcool et l'agressif sarcasme, au fond d'eux il y a toujours le fatalisme de l'échec existentiel, enfermés comme ils sont dans le *huis clos* de la morne province russe de la fin du XIX siècle. On peut faire rire si on veut et ici on réussit parfois, on chante aussi dans les intervalles à scène ouverte, surtout dans la dernière partie où, légèrement déconcentrés, les comédiens semblent s'être égarés à la Gaité Montparnasse. Le collectif *Les possédés* a oublié que l'auteur russe est plus tragique que Pirandello. Platonov papillonne, c'est vrai, mais le jouer comme un Dom Juan ridicule déçoit. Les personnages de Tchekhov sont des frustrés, les femmes en général névrosées par manque sexuel, l'écrivain l'avait compris avant Freud. Mais si on les extériorise, au lieu de les intérioriser à la bonne vieille manière de Stanislavski, on rate le coche. Et on le rate parce que même un collectif d'excellents comédiens a besoin d'être fouetté. Certes, on n'est pas ici au désastre de la première d'Ivanov en 1887, comédiens ivres, d'autres qui ont oublié les répliques ou qui font les paillasses pour exciter les applaudissements. Ici on a affaire à des professionnels, qui soutiennent un spectacle de qualité avec un excès d'assurance dans la bonté de leur jeu. Parmi eux, plus solides se montrent Emmanuelle Devos (Anna Petrovna), David Clavel (Nicolas Ivanovitch), et la sensible Marie-Hélène Roig (Sacha). A Rodolphe Dana, très généreux et pas avare de ses énergies, il manquait un regard externe à son collectif. Peu de choses, si on veut, mais ça fait la différence dont ci-dessus. A signaler les costumes de Sara Bartesaghi Gallo.

MARIONETTE CHE PASSIONE

Semaine de la Marionnette italienne au Musée Gadagne

La Compagnie Spina et l'Institut Culturel Italien de Lyon ont parrainé il Teatro Medico-Ipnotico di Parma

Après rénovation et une nouvelle direction qui devrait bientôt se mettre en place, le Musée Gadagne affiche ses ambitions pour une présence toujours plus marquée dans le panorama de la vie culturelle lyonnaise. Musée de l'histoire de la ville de Lyon, il peut vanter une forte et vieille attention à l'Italie, d'autant plus que l'édifice dans lequel il se trouve hébergé est un superbe palais de la Renaissance, ancienne demeure des Gadagni, la célèbre famille de banquiers florentins. Le Musée Gadagne, entre autres objets et documents de prestige et d'incalculable valeur, possède une collection spectaculaire de marionnettes italiennes, et parmi elles de rares exemplaires du '700 vénitien et de beaux spécimens de *pupi* siciliens. A ce propos, dans le passé, des *pupari* siciliens en plusieurs occasions ont monté leurs castelets dans la cour. Rien de surprenant donc qu'une semaine italienne de la marionnette ait été organisée, du 20 au 26 octobre, avec l'Institut Culturel Italien et la Compagnie Spina de Lyon et inaugurée en présence du Consul Général d'Italie, Giulio Marongiu. La manifestation a été ouverte par une conférence interactive, avec projection de documents photographiques et audiovisuels, de Paolo Parmiggiani et démonstration en direct sur son castelet de burattinaio de Patrizio Dall'Argine, le premier chercheur et historien d'art spécialiste de la marionnette à gaine, le second directeur fondateur à Parme du Teatro Medico Ipnotico, qui a porté le salut du Sandrone émilien à son cousin lyonnais Guignol. Cette soirée a eu une suite le lendemain par la création du *Florindo Amoureux*, une histoire simplette et brillante dans le plus pur style de la commedia de l'art, en version française, un agréable spectacle pour les amateurs de *burattini* italiens qui a enchanté les enfants et les grands enfants. De manière amusante et didactique Veronica Ambrosini, compagne d'art et de vie si on a bien compris de Patrizio, le jour d'après a dévoilé, avec l'aide de la traductrice Maud Dreano, certains mystères des confections artisanales et de la manipulation des marionnettes à gaine à l'Institut Culturel Italien, là aussi en présence de nombreux enfants, curieux et participatifs. Au Musée Gadagne différentes animations ont suivi pendant la semaine, prétexte encore une fois à découvrir en même temps la riche collection de masques et marionnettes. Il faut ajouter que la compagnie de Patrizio Dall'Argine était parrainée pour cette aventure rhônalpine par la compagnie lyonnaise SPINA, Création Théâtre et Art Visuels, particulièrement intéressée par le théâtre de la marionnette, fondée par le metteur en scène Silvano Voltolina en 2013 et aujourd'hui basée à Lyon. Cette collaboration a porté à la création de *Black Varieta*, présenté au Musée Théâtre de Brindas. Un castelet loufoque d'histoires drôles et parfois cruelles, tirées de spectacles populaires du Moyen Age à nos jours et où Patrizio Dall'Argine, Veronica Ambrosini et Silvano Voltolina ont pu montrer leur talent. Il faut leur être reconnaissant pour cet engagement, car la tradition de la marionnette à gaine traditionnelle (i burattini) est en danger, délaissée aussi bien en Italie qu'en France par les institutions, peu soucieuses d'aider un artisanat généreux que seul le dévouement de peu d'artistes essaie encore de préserver. Comme justement Patrizio Dall'Argine, comédien, mais aussi sculpteur et peintre de ses créatures en bois et tissus.

Altre marionette

La farsa delle elezioni dei COMITES

È tempo in Europa de sopprimere le circoscrizioni elettorali estere e le strutture rappresentative inutili anacronistiche e costose

A che cosa servono mai oggi, in Europa, certe strutture di pseudo rappresentanza italiana, vecchie e risalenti al dopoguerra, quando l'emigrazione in paesi ancora ostili aveva necessitato sovvenzionare delle strutture di solidarietà comunitaria per salvaguardare tradizioni e legami col paese d'origine? Questi Comitati di rappresentanza degli italiani all'estero oggi non hanno più senso, sono talmente assurdi e inutili che per anni il Governo Italiano si è persino dimenticato di indire le elezioni per il rinnovo delle cariche. Ci ha ripensato l'attuale governo, probabilmente in una prospettiva elettorale futura, ma con una tale fretta, approssimazione e insipienza che in diverse città le elezioni non si sono potute tenere con buona pace delle spese fatte per organizzarle. E che dire dell'altra assurdità, vale a dire le circoscrizioni elettorali all'estero per le elezioni legislative? Ci sono già tanti mediocri personaggi sui banchi del Senato (abolito? non ancora abolito?) e della Camera dei Deputati a Roma per inviarnle anche dall'estero, eletti da pochi furbacchioni che con gli italiani seri, e capaci di gestire da soli la loro italianità nel bene e nel male, non hanno in fondo nulla a che spartire. Senatori e deputati che nulla hanno fatto se non contribuire a sopprimere tutti i piccoli pseudo privilegi degli italiani all'estero, spesso disprezzati e vilipesi sulla stampa nazionale. In tempi di crisi, saggezza vorrebbe che in Europa, dove gli italiani residenti in gran parte il loro legame con il paese d'origine lo intrattengono in maniera personale, si sopprimano *tutti i tipi di strutture rappresentative italiane superflue con funzionari ministeriali che spesso costano un occhio della testa*. Alcuni consolati per le pratiche amministrative, oculatamente distribuiti sul territorio, sarebbero più che sufficienti. Dubitiamo persino che, in Francia, sia necessaria un'ambasciata. Sarebbe sicuramente più utile rimettere in circolazione i treni soppressi negli ultimi anni.

STILE LIBERO

Andrea Genovese

Appunti per una Magellaneide

Quando un pesc spada
si chiama Magellano
non ozia nella rada
ma solerte capitano

arma la sua pinna
e al periplo corre
lasciando anche la minna
amata e se occorre

ogni facile rima.
Dunque Magellano
rinunciando alla stima
salpò sull'oceano.

Ventun secoli e mezzo
navigò a occidente
sviato dall'olezzo
fallace del nepente

due secoli a zonzo
restò sull'equatore
cercando come sbronzo
un poeta di valore.

Al vertice dell'estrema
galassia mitridatica
esplosa nel dolema
della vergine scopatica

tra paesaggi marestri
e innasate menti
incisioni rupestri
e chiacchiere dei venti

tra variabili antenne
di lotofanti ermati
proboscide solenne
sul vello dei prognati

in regni d'epistilio
e vagine teocratiche
tra insetti del sestilio
e atollesse nevpatiche

si avvide Magellano
di usare nell'impatto
d'un desiderio insano
la spada come un matto.

Allor volse ad oriente
per tre secoli di deriva
svuotandosi del niente
che aveva nella stiva

credendosi in candore
di nuvole e velame
l'ardito scopritore
d'un parenetico reame.

Venere la chiapputa
mutata in chiromante
lo sottrasse alla muta
dei venti sul sestante

quando l'in/dio felino
offeso dall'audace
gli mandò dietro un puffino
per togliergli la pace.

Tuttavia Magellano
trovò un'isola felice
nel pelago erciniano
dove incontrò l'Alice

tra vergini urinarie
d'un harem aiatollano
in preda alle urticarie
e al gioco del volano.

Appena Magellano
vede la sua amichitta
da buon isolano
damblé gli viene dritta

ma l'equorea distesa
lo getta s'uno scoglio
dove triste soppesa
le corna dell'imbroglione:

la Papuasiasia è a dritta
nel quarto indisponente
dove bolle la marmitta
del marittimo serpente

che la pitecantropidea
cantò con alti versi
stroncando l'ovoidea
genia dei dispersi.

Magellino il timone
aggiustò di dinastia
evitando un faraone
che seguiva la sua scia

e un vecchio pellicano
d'esopico bordello
con l'ultimo moicano

fu issato sul vascello

ma su magellanave
scatenossi tempesta
e una pesante trave
gli cadde sulla testa.

Allora Magellone
sgozza un bue marino
tentando in direzione
d'un antologico cammino

ma nulla ne deriva
se non che per l'ondata
gettato è nella stiva
e poi fuor di murata.

Appena che la coda
si vide magellata
nella vischiosa broda
d'una fica inquinata

e che il suo bel nasone
da lische e da licheni
da una costellazione
di spermalanesiani

si ritrovò mangiato
in quel fango bollente
con la testa infognata
arrabbiato e impotente

comprese il pescespiano
nomato Magellada
che mai s'era lontano
partito dalla rada

e che in subinconsistente
circumcisinavigato
aveva il continente.
Del tutto schifiato

contro il vile Nettuno
pensò ch'era davvero
un figlio di nessuno
tra i vati dell'impero.

Così d'ira avvampando
la spada del Magello
lo stretto tagliuzzando
fece un grande macello.

*Mitosi, Scheiwiller,
Milano 1983*

EXPOSITIONS

Musée des Beaux-arts de Lyon

Jacqueline Delubac

le choix de la modernité

Rodin Lam Picasso Bacon

Bien qu'internet aujourd'hui nous porte à tout connaître en quelques clics, il est difficile pour qui n'est pas lyonnais de comprendre une exposition dédiée à une femme qui n'est pas une artiste. Attendez, artiste figurative j'entends, mais artiste quand même si on considère que Jacqueline Delubac a connu une notoriété internationale en tant que comédienne de théâtre et actrice de cinéma entre les deux guerres mondiales et jusqu'aux années cinquante. Et même après, jusqu'à sa mort en 1997 à la suite d'un banal accident, elle a été l'une des femmes les plus recherchées et admirées du Tout-Paris pour son élégance et son insaisissable personnalité. Née à Lyon en 1907, très jeune fixée dans la capitale, elle a commencé à jouer de petits rôles au théâtre et au cinéma jusqu'à la rencontre avec Sacha Guitry qui en fait une star et l'épouse en 1935. Sa carrière ne souffrira pas trop de son divorce trois ans après, au contraire sa liberté lui donne des ailes pour voler toute seule. Sa fréquentation des galeries et des milieux culturels parisiens en fera une collectionneuse, de peinture surtout, se retrouvant dans les dernières années de sa vie avec une collection fabuleuse d'œuvres d'art de grands maîtres contemporains, y compris certains quasi inconnus au moment de ses acquisitions (Poliakoff, Fautrier, Dubuffet). *La plus élégante dame de Paris* a partagé frivolités et mondanités de la haute bourgeoisie parisienne, avec quand même une distanciation singulière. Cultivée mais pas trop, gaie mais pas trop, pragmatique et au fond opportuniste, elle possède une grâce et un charme tout à fait naturels et pas du tout affectés. Si le Musée de Lyon a décidé de lui dédier une exposition (et pas seulement, car de nombreuses initiatives, théâtrales, cinématographiques, de mode, l'enrichissent) c'est que la Delubac lui a légué une importante partie de sa collection et de celle héritée de son deuxième mari, le richissime Myran Eknayan. Ces œuvres et d'autres en provenance de collections publiques et privées françaises et étrangères, un ensemble de plus de 200 entre tableaux sculptures et documents divers, font l'objet de cette exposition. Il faut être sincère : la vie de Jacqueline Delubac – dont l'exposition relate d'une manière foisonnante (photos, lettres, carnets, affiches de théâtres et de films, vêtements de scène et de ville) – nous intéresse peu, bien que son mystère de femme attire une curieuse attention. Par contre la richesse de l'exposition, présentée selon la disposition des tableaux dans sa maison parisienne par la curatrice Salima Hellal (une scénographie scrupuleuse et sensible), est surprenante. Les sculptures en bronze de Rodin laissent un signe indélébile (entre autres, les sensuelles *Iris, messagère des Dieux* et *La tête de la Luxure*). Bacon est aussi l'un des grands morceaux (*Carcasse de viande et oiseau de proie, Etude pour une corrida*). De Lam on peut admirer *La femme au couteau*, de Picasso *Femme assise sur la plage* et *Baigneuses*. Outre les œuvres des artistes déjà mentionnés, en englobant celles en provenance de la collection Eknayan, la liste des présences est impressionnante, de Vuillard à Bonnard, de Degas à Toulouse-Lautrec, de Rouault à Braque, de Monet à Manet, de Renoir à Modigliani, de Delvaux à Léger, de Mirò à Dufy, de Hartung à Buffet. Et j'en oublie. Un précieux et raffiné catalogue publié par *Actes Sud* et la visite peuvent en tout cas donner une idée précise de l'exposition.

Jusqu'au 16 février 2015

RAYMOND GRANDJEAN

Un abstrait prolétaire

Le fond d'art contemporain du Musée possède six œuvres du peintre lyonnais Raymond Grandjean. C'est grâce à la générosité de ses amis et de collectionneurs privés qu'il a été possible d'organiser cette exposition sur le parcours créatif de l'artiste (80 œuvres, entre peintures et collages), présentée par la directrice du Musée Sylvie Raimond et par Serge Gaubert, universitaire, écrivain et critique d'art et de littérature, l'un des témoins d'une riche saison qui, autour des critiques René Derouille et Jean-Jacques Lerrant, a vu la floraison de la peinture lyonnaise dans la seconde moitié du XX^{ème} siècle. Né en 1929 et mort en 2006, autodidacte et vivant d'un modeste travail, Grandjean a laissé une œuvre considérable, un cheminement cohérent qu'on peut rattacher à certains courants des avant-gardes contemporaines. Son fil rouge est une abstraction qui se faufile et s'accroît tout au long de sa carrière dans les quatre moments, que Serge Gaubert a individué, de sa recherche créative. Et si dans les premières œuvres, le paysage de la gare de Vaise est toujours reconnaissable bien que déjà stylisé, si dans les vues des rues de Lyon on a presque affaire à une atmosphère Hopperienne d'une grande suggestion et délicate poésie, l'abstraction est plus évidente et engagée dans des peintures d'une essentialité musicale et jazzistique qui fait penser à Mondrian. D'autres tableaux à la théâtralité évasive et inquiétante oscillent entre le dadaïsme et le surréalisme magrittien et dechirichien. Très intéressantes aussi en Grandjean sont ses illustrations de livres et sa manuscriture de la *Métamorphose* de Kafka, ou encore ses ironiques feuillets *Revolver* qu'il envoyait à un cercle restreint d'amis.

Jusqu'au 30 mars 2015

EXPOSITIONS

Ce fou d'Errò Une rétrospective hors norme Musée d'Art Contemporain de Lyon

Je ne sais pas combien de kilos pèse le catalogue (plus de 400 pages grand format, Somogy/MAC, 45 euros). Je sais par contre que je me suis esquiné l'épaule pour l'emporter. A gigantomachie support de poids, après tout. Pour Phidias la frise du Parthénon, pour Errò les 3000 m2 des vastes salles sur trois étages du MAC Lyonnais, pour une rétrospective de 550 œuvres (peintures, collages, mannequins) difficiles à cerner, difficiles à observer, chacune se dilatant et débordant dans une myriade de détails, cadrages et mosaïques d'histoires et de personnages, une tentative luxuriante et luxurieuse de réécrire l'histoire, et aussi l'histoire de l'art, de la science et de je ne sais plus quoi, la babélisation en somme et l'apocalypse du monde (*The Museum Visitors, Carscape, Inscape, Lovescape*). Il est probable que les critiques aient déjà fait le rapprochement : Errò est le Bosch de la modernité, le Bosch des mannequins et des objets métalliques violentant les formes humaines et animales, une sorte de Métropolis figurative de la désincarnation et de la négation du vivant en tant que véhicule d'hypocrisies, lieux communs et atrocités. La violence de la contestation dérange, on effeuille des bandes dessinées de l'horreur, les séquences agressent et dépaysent sans répit comme dans un film de Tarantino. L'ange de la mort a le visage de ces commandos de *féroces soldats*, avec leurs armes automatiques braquées on dirait sur tout ce qui bouge, parfois même sur de pacifiques copulateurs (vois les estampes japonaises dans la salle interdite au moins de 18 ans). Sade et Bataille y font bon ménage dans cette peinture glicérophallique (pardon, je voulais dire glicérophtalique), où l'égotisme et l'ergotage picturaux de l'artiste n'ont pas de cesse, d'une œuvre à l'autre, de se confronter à ses confrères, de cadrer et miniaturiser des chefs-d'œuvre anciens et modernes, Les demoiselles d'Avignon, Dora Maier de Picasso et d'autres artistes dans des tableaux souvent de grandes dimensions aux titres explicites, *Matta, Kandinsky*. Ou de *délocaliser* la grande marche de Mao, le condottiere gigantographié, seul ou avec sa suite, imposant en premier plan devant San Marc à Venise, la cathédrale de Milan, ou l'Empire State Building. Cet imaginaire exaspéré et exaspérant, hyperréaliste, hyperexpressionniste, au fond maniéré, se plait dans des schématisations hors norme, une supercherie enfantine et naïve politiquement engagée contre le capitalisme et l'impérialisme ou contre le fascisme mussolinien, le franquisme espagnol, le nazisme hitlérien. Dans la série *Sextremities* même l'érotisme, en Picasso encore lyrique et classiquement harmonieux, est crucifié dans les accouplements bestiaux. La série *Retour d'Amérique* est une sorte de Disneyland démystifiant, phagocytant tous les lieux communs cinématographiques et folkloriques. Ailleurs des têtes humaines découpées, *Portrait de Robert Lebel, Autoportrait*, montrent à l'intérieur du crâne, en remplacement des convolvulus cérébraux, une sorte de zoo d'insectes et d'épis, en tout cas une flore ou faune miniature qui fait penser à un Arcimboldo renversé. Du dadaïsme au surréalisme, en passant par les avant-gardes successives, Errò a dévoré, cannibale omnivore, toutes les stratégies et alibis artistiques, pratiquant un génocide affectif ou répulsif sur échelle planétaire, se voulant chroniqueur et reporter, rassembleur de toutes les images et de toutes les grandes et minimes séquences de l'existant. Il est le chantre de la cacophonie du monde.

Jusqu'au 22 février 2015

CINEMA

Rétrospective Elia Kazan à l'Institut Lumière

L'Institut Lumière a mobilisé ses prestigieux conférenciers (Fabrice Calzетtoni, Michel Ciment) et son directeur, Thierry Frémaux, pour animer les soirées spéciales de la rétrospective dédiée à Elia Kazan. Il s'agit d'un événement majeur, du fait même que deux mois durant, les films du cinéaste américain seront à l'affiche dans les deux salles de l'Institut. Kazan n'est pas seulement l'un des plus grands réalisateurs du cinéma, mais c'est aussi l'histoire d'un homme tourmenté, tout comme ses personnages de fiction. Né en 1909 en Turquie dans une famille grecque, installée plus tard aux Etats-Unis, après la grande dépression il s'inscrit au Parti Communiste Américain, entre à la Yale Drama School et ensuite au Group Theater, où il s'empare de tous les métiers de la scène. En 1946 il crée le célèbre Actor's Studio, une véritable pépinière d'acteurs (Antony Quinn, Paul Newman, James Dean et Marlon Brando, entre autres) où il pratique la méthode Stanislavski, intéressé surtout aux problèmes sociaux et psychanalytiques. A partir de 1947 Kazan commence une intense activité cinématographique, en réalisant de nombreux films médiocres jusqu'à l'éclosion du premier chef d'œuvre *Un tramway nommé Désir* avec Marlon Brando et Vivien Leigh. Survolant sur un épisode déconcertant et déchirant de sa vie durant la période maccartista, il tournera ensuite des chefs-d'œuvre absolus de l'histoire du cinéma comme *A l'Est d'Eden, Baby Doll, La fièvre dans le sang, America America* et tant d'autres, en noir et blanc et en couleurs, d'une grande puissance lyrique et imprégnés de douloureuse pitié pour le destin des êtres.

A voir à l'Institut Lumière jusqu'au 4 janvier 2015

encefalogramma piatto

unni siti?
chi faciti?

ci fu nu tirrimotu?
nu nzucaminisu marinu?

manciati sempri bracioli
e pasta ncaciata?

encefalogramma piatto